

PAUL GREVEILLAC

ART NOUVEAU

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Nicolas Eybalin

LES FRONTS CLANDESTINS, nouvelles, 2014.

Aux Éditions Gallimard

LES ÂMES ROUGES, roman, 2016. Prix Roger-Nimier. Bourse de la Découverte
Fondation Prince Pierre de Monaco.

CADENCE SECRÈTE. La vie invisible d'Alfred Schnittke, récit, 2017. Prix
Pelléas-Radio Classique 2018.

MAÎTRES ET ESCLAVES, roman, 2018 (« Folio » n° 6757). Prix Jean-Giono
2018. Prix de soutien à la création littéraire de la Fondation Del Duca 2018. Prix
des Lecteurs de Levallois 2019.

ART NOUVEAU

PAUL GREVEILLAC

ART NOUVEAU

roman

nrf

GALLIMARD

Pour les bâtisseurs

À J.-A. C.

Es ist passiert, disait-on là-bas, quand d'autres gens croyaient ailleurs que Dieu sait quoi avait eu lieu ; c'était un terme singulier [...] et dans le souffle duquel les faits et les coups du sort devenaient aussi légers que des pensées ou du duvet. Oui, malgré tout ce qui parle en sens contraire, la Cacanie était peut-être, après tout, un pays pour génies ; et sans doute fut-ce aussi sa ruine.

Robert MUSIL,
L'homme sans qualités, 1930

I

Pyramides éphémères

1896-1899

Chaque grande époque a, dans sa dernière période, pleuré son chant du cygne en produisant un art florissant.

József VÁGÓ,
À travers les villes, 1930

CHAPITRE PREMIER

I

Des gamins, poussés comme de la mauvaise herbe, les pieds nus, les pieds noirs, tournoyaient déjà autour du coche. Ils remuaient l'air de printemps, qui avait quelque chose de doux : nostalgie en devenir, espoirs déçus. Il les houspilla d'un geste énervé qu'il accompagna d'un jet de salive.

Le beau temps ne lui disait rien qui vaille. Encore un tour du Bon Dieu pour tromper la vigilance des cochers. Une ombrelle qui passe – et voilà un harnais mal sanglé, un mors trop lâche. Une bête qui se fait la belle dans les rues de poussière. Un cheval perdu dans les avenues caparaçonnées d'échafaudages. Un accrochage avec un tramway, qui déraile.

Lui, on ne l'y prenait pas. Mais que veut-on. La route est pour tous. Et surtout pour les imbéciles. Il cracha derechef entre ses dents. À ses côtés, déjà bridée, la jument se tenait sagement. Elle sentait bon. Il lui flatta le museau de sa main lourde et affectueuse. Puis il entreprit de la harnacher. Sous son chapeau de paysan à larges bords, ses yeux allaient et venaient de la nacelle aux brancards, des balustres aux roues. C'était un bon coche, vernaculaire,

rustique, parcouru de motifs décoratifs sculptés – fleurs tout en pétales et arabesques de tiges creusées dans le bois. Le coche avait jadis tracé son chemin dans les herbes folles de la Puszta. Pris la fuite devant plus d'un *betyár* à l'arme apparente, aux intentions évidentes. Sa jument était alors vaillante. Elle était désormais le gagne-pain usé du paysan, vieux garçon rugueux, trop rouillé pour les champs, monté à la ville pour y vivre un peu moins mal. Il n'était pas un jour sans que l'homme regrettât son choix. Sans qu'il se dît qu'il faudrait bien rendre la bête à son destin. L'équarrisseur... Le cocher passa le doigt dans les rainures écaillées, à la peinture vert et rouge, en se disant qu'il ne rafraîchirait pas la nacelle, que le bois mis à nu serait beau. Il se contenterait de revernir.

Du tranchant de la main, le cocher épousseta sommairement sa bête de trait. Il en vérifia par deux fois les sabots. Par acquit de conscience, mais surtout par superstition, il donna un coup de marteau sur chaque essieu. Quatre coups de marteau au son clair. Les matines du labeur. Le jour était à peine levé.

Enfin, il grimpa sur la banquette du conducteur. Il tendit la jambe. D'une poche de son pantalon aux ourlets filandreux, il produisit une petite boîte de fer-blanc. Il se saisit du tabac. Du fouet. Il se mit à chiquer. Il était prêt. Le mai le joli mai en barque sur le Danube.

La carriole se mit en mouvement au petit trot. On était dans les quartiers pauvres. Le pavé était inégal. Dans les interstices, comme au fond d'un aquarium abandonné, marinait une crasse trouble qu'on y avait toujours vue. Le cocher porta plusieurs fois la main à son chapeau. C'était sa manière de saluer les rémouleurs aux phalanges tranchées, les rétameurs aux doigts brûlés, tous corps de métiers payés une misère, le chiche salaire signe avant-coureur d'une disparition prochaine : comme l'air se raréfie

dans une caverne surpeuplée. Le cocher était en quelque sorte le seigneur de ces lieux : on lui rendait son salut dans un léger balancement vers l'avant, qui était peut-être la courbette qu'ont les humbles entre eux. Il semblait en majesté, sur sa banquette. Mais il n'avait que faire de ces marques de respect. Il aimait ces gens, qui n'étaient pas les siens, qui n'étaient à personne, parce qu'ils étaient à tous. Il eût voulu qu'on ne s'abaissât jamais. À Budapest, plus encore qu'ailleurs dans l'Empire, c'était pourtant question de survie.

Il tira bientôt sur les rênes. Doucement, doucement, faisait-il comprendre à la jument en recrachant de façon prolongée sa salive teintée de chique. Cahin-caha, le coche descendit la colline de Buda. Il longea par la droite une ruine, agrippée au coteau : le futur et pseudo-médiéval bastion des pêcheurs. Au-dessus de l'autre rive, déjà, le soleil rougeoyait comme un poupon gourmand.

La carriole aborda deux lions couchés, énormes, qui la regardaient fixement, la gueule ouverte. Les bêtes semblaient avides de chair prolétaire. Le cocher n'était pas homme à voir des symboles – a fortiori là où il n'y en avait pas. Il venait de Buda, rive des vies de rien. Il gagnait Pest, rive des riches et des projets fous. Les lions étaient gardes-frontières de pierre, plantés entre le champêtre méridional et l'urbanisme arrimé aux puissances de l'argent. Sans leur prêter attention, il donna un coup de fouet à sa bête. Les roues du coche s'enhardirent. Déjà, elles crissaient sur l'asphalte du pont des Chaînes. En contrebas, anaconda affalé, le Danube déroulait son étendue fumante.

Le cocher n'eut pas un regard à main droite pour les échafaudages, milliers de boîtes d'allumettes renversées, du pont François-Joseph. Les piles en affleuraient, hors de l'eau, comme des récifs tranquilles et fantastiques. Il

regardait plutôt, sur la rive d'en face, émergeant à sa gauche dans la brume du matin – et c'était, même pour lui, homme peu impressionnable, une vision puissante –, le chantier fantôme du Parlement encore inoccupé. La brume était étrange. Dorée, poudrée plutôt. Poisseuse même. C'était à cause de la poussière de plâtre qui ne reposait jamais. Budapest était sans doute le plus grand chantier du monde.

La carriole atteignit la rive de Pest. Deux lions identiques, désormais, lui tournaient le dos. Le cocher fit face aux trois étages d'inspiration versaillaise du palais Nákó, propriété de la Gresham. La compagnie d'assurances britannique s'en laisserait bientôt. Démolirait le lieu pour un projet plus grandiose. En arrière-plan, la basilique Saint-Étienne chauvissait de ses clochers inachevés. Dieu avait-il voulu punir l'ubris des hommes ? Sa coupole s'était effondrée. La basilique était en construction depuis près de cinquante ans.

La bouche du cocher émit un chuintement bref, impérieux. La jument se cala entre les rails du tramway. En les suivant, on allait à la gare. La chaleur continentale, déjà, semblait monter du sol. À moins que les corps, désormais plus nombreux, en voie d'agglutinement, ne formassent un calorifère humain. Le cocher d'instinct se raidit. Son affection pour son prochain décroissait proportionnellement au nombre de spécimens de ce dernier autour de lui. Mais les étrangers payaient mieux. Et l'on trouvait les étrangers à la nouvelle gare – celle de Keleti, avec la verrière frontale de son corps principal, digne des rosaces des cathédrales, que venaient flanquer symétriquement deux bâtiments à hautes fenêtres aux murs jaunes typiquement viennois, aux toitures très haussmanniennes avec leurs œils-de-bœuf. L'opulence projetée par la nouvelle gare avait longtemps eu quelque chose d'obscène. Elle avait relégué le pastoral de la gare historique de Józsefváros, à laquelle on avait fini

par s'attacher, à une décrépitude de province. Elle sortait des limbes de la crise financière de 1873. Le krach avait été terrible. On avait déjà tout oublié. Oubliés, les suicides et la misère : violence matérialisée de banqueroutes virtuelles que les pauvres, qui n'avaient pourtant pas pu miser un sou, avaient eu à subir plus que leurs maîtres aux bas de laine filés, certes, mais vite rapiécés par les plus habiles et les plus prévoyants. Si bien que cet abcès crevé du système bancaire, comme tous les autres, ceux du passé comme ceux à venir, avait pris pour les vainqueurs l'apparence d'une purge bienvenue.

Sur le parvis de la gare de Keleti, il y avait déjà foule. L'air était étrangement électrique. Un grand événement semblait en gestation. Les douaniers aux uniformes bleus hâtaient le pas comme s'ils étaient sur le point de manquer une réunion importante. Les militaires en capote vert-de-gris avaient l'air de marcher au garde-à-vous. Afin de ne pas gêner les tramways dont les roues froissaient les rails dans une odeur soufrée, qui, déjà, tissaient Budapest comme des navettes sur le métier d'un fou, le cocher se rangea contre l'accotement.

Puis il entreprit d'attendre.

Un jeune homme, rapidement, le héla. Il venait d'arriver de Vienne. Il était bien mis. Comme un bourgeois de là-bas. Un complet sombre. Un pardessus au bras. La tête nue. Taille moyenne. Glabre. Cheveux noirs, portés courts. Sourcils épais, yeux noirs, profonds, perçants et mathématiques : ils semblaient voir partout les structures qui soutiennent le monde physique. Lèvres fines. Nez très droit, aux narines un peu fortes. Teint gris, urbain, de ceux dont la peau appelle le soleil et qui en sont privés. Une sorte de Kafka. Il avait pour tout bagage une grosse malle.

Le cocher ne fut pas certain d'avoir été hélé. Il se pencha sur le voyageur. Ce dernier réitéra sa demande.

— Êtes-vous libre ?

Il parlait le hongrois avec un fort accent viennois. Arrondissait les arêtes, adoucissait les consonnes palatales, réagençait les accents toniques comme un étranger veut bien faire – mais échoue sans appel.

À un grognement, le jeune homme comprit que le cocher l'invitait. Comme ce dernier ne faisait pas mine de devoir mettre un jour pied à terre, le voyageur, fatigué, de guerre lasse, redressa lui-même sa malle. Puis, d'un pas leste, il grimpa à bord de la calèche et tira vers lui son bagage, qu'il disposa ensuite sur la banquette. Il remarqua que celle-ci était encore pleine de suie. Le cocher l'utilisait pour une multitude d'opérations diverses et variées, dont l'acheminement du charbon dans les beaux appartements et les hôtels de luxe. Il frotta la banquette de sa paume rapidement souillée. S'assit du bout des fesses avec une vague mine de dégoût. Le cocher s'était tourné vers lui. Il devina, sous le chapeau à larges bords, les yeux brûlants. L'impatience. Il lut une adresse, sur un bout de papier.

La carriole s'ébranla.

Budapest vaquait. Les élégantes et leurs ombrelles défilaient, un mouchoir de soie brodée hygiéniste devant la bouche, leurs gants blancs aux pourtours dentelés comme un ballet de colombes. Les hommes exhibaient une virilité saine qui trouvait son exutoire brutal dans les joutes de l'argent, dans la boxe, l'escrime et les maisons aux rideaux écarlates. Les cols empesés respiraient l'eau de Cologne. Les moustaches étaient impeccables : on dormait avec des masques de nuit pensés à cet effet. Sur les lèvres des bourgeois flottait un ravissement satisfait et sur celles des aristocrates, moins marqué, ce à quoi on distinguait les seconds des premiers, un sourire de condescendance obséquieuse. Le marathon quotidien de la bienséance avait été

lancé. Les vannes du savoir-être ouvertes. Par cascades on déversait des politesses en hongrois et en autrichien, en anglais et en français, en allemand et en italien. Peut-être plus encore qu'à Vienne, la valse des sourires était ici carnassière. Budapest, enfin, accédait au statut qui devait être le sien depuis le compromis de 1867 – mariage de raison de deux nations prétendant au rang de grande puissance, mais dont la préséance européenne était mise à mal par la présomptueuse, par la grossière Prusse.

Le voyageur observait la ville d'un œil analytique. Dans son regard, pourtant, se devinait une passion contrainte. Il pensait qu'il fallait bâtir cette capitale, née de la fusion de Buda, Óbuda et Pest, à la hauteur des ambitions qu'elle affichait. Devant ses yeux s'érigeaient à la hâte, comme pour rattraper le temps perdu, des palais de maharadjah sur le Danube. Des Taj Mahal dédiés au Capital. Des odes de pierre au Progrès. Il y avait là beaucoup de travail. Il avait hâte. Rien de ce qu'il voyait autour de lui ne lui semblait particulièrement beau, ni même bien élégant. Il sentait s'affirmer en lui des ressources insoupçonnées. Des trésors d'innovation. C'était peut-être, aussi, l'effet violent du printemps sur sa jeune nature. Un orgueil fou venait éperonner un sentiment d'injustice diffus, pourtant dénué d'objet : il avait encore si peu créé. Ils verraient bien, ils verraient bien... Et, à chaque coin de rue, le tiraillait l'envie d'arrêter le coche, de stopper les travaux en criant : Attendez-moi !

Le cocher lut-il dans les pensées du jeune homme ? Non. Ils étaient seulement arrivés. L'attelage s'immobilisa devant une masure ancienne, jadis cossue, peut-être. Aujourd'hui décrépie comme seules savent l'être les maisons basses d'Europe centrale : briques apparentes comme une fracture ouverte, là où l'enduit verdâtre avait cédé. Au-dessus de la porte flottait une pancarte écaillée.

LAKATOS. Serrurier. Le cocher, sur sa banquette, hiératique, ne bougeait pas. Son fouet suspendu était déjà sur le point de caresser l'échine de sa bête. Le jeune homme comprit qu'il devait payer. Il n'avait qu'une vague idée de la durée de la course. Il savait encore moins de quel montant il devait s'acquitter. Il paya. Trop. Il fit glisser sa malle au sol.

Le cocher remit son équipage en branle.

Lajos Ligeti eut un regard circulaire. Un chat noir à l'amble insouciant errait. En face, un estaminet vieillot ouvrait ses volets peints. Il frappa. Pas de réponse. Il se saisit de la poignée de porte. Sans effet. Il remarqua à peine la mezouzah nacre, clouée de biais dans le renfoncement du chambranle. Il essuya de sa manche la poussière accumulée sur l'une des fenêtres. Il regarda à l'intérieur.

Oncle Jákob n'était pas là.

II

Le haut portail de fer s'ouvrit sans le moindre grincement. C'est aux détails qu'on distingue un grand hôtel, répétait le directeur à l'envi. Ce leitmotiv était repris par tous les majordomes. Tous les chefs de service. L'un de ceux-ci, un jour, faisant preuve d'un zèle exquis autant que d'un esprit d'initiative génial, avait décidé d'embaucher en tant que préposé aux portes un garçon à peine sorti de l'adolescence. L'hôtel comptait des milliers de portes, de portières, de portillons. Le quotidien du tout jeune homme avait été de s'assurer de leur parfait fonctionnement à tous. De leur éclat immaculé. Il en lustrait les poignées à longueur de journée. Il en huilait les gonds qui ne se grippaient jamais, qui n'osaient même émettre le

moindre ricanement. Au bout de quelques mois, les nerfs du garçon avaient lâché. Il avait poussé une dernière porte. Sur le vide. On l'avait remplacé au pied levé. La main-d'œuvre ne manquait pas. Chaque étage, chaque sous-sol, disposait désormais de son préposé aux portes. Leur espérance de vie se prolongeait rarement au-delà de la haute saison. Le Danube s'en repaissait.

Jusqu'au grand portail de l'entrée de service était donc irrémédiablement silencieux. Le coche pénétra lentement dans la cour. Il y régnait une agitation folle. Ruche en ébullition. Fourmilière en débandade. Une cacophonie sans nom assaillit les oreilles du cocher. D'un bout à l'autre de la cour trépassaient les bonnes, les femmes de chambre, les lavandières, grouillaient les chasseurs, les concierges, les portiers. Dans la confusion, le cocher donnait du fouet sur les hommes autant que sur sa bête. Il n'osait cracher de crainte que son mollard n'atterrît sur un crâne. Il avait toutes les peines du monde à se frayer un chemin à travers la horde servile. Il devait se plier en deux afin de pouvoir passer sous les cordes à linge où séchaient les draps brodés d'armoiries. Sa jument se cabra. Rua. La bouche du cocher se déforma dans des onomatopées fortes. La carriole était bousculée de toutes parts par la marée humaine. En ce mois de mai 1896, l'hôtel affichait complet. La grand-messe quotidienne du luxe surmenait ses officiants.

L'inévitable eut lieu.

Le cocher vit, trop tard, alignés au sol, des paniers de linge propre qu'on appendait au soleil gaillard. Il tira violemment sur ses rênes. La bête de trait se cabra de nouveau, très haut cette fois. La carriole renversa sa cargaison de charbon dans le linge blanc, parfumé à l'eau de rose, moelleux comme une miche.

Katarzyna Liski émit un soupir inaudible. Un bref nuage

voilà l'éclat de ses yeux vert pomme. Elle n'aurait que peu de temps pour récupérer le linge avant de devoir se rendre chez un autre maître, avenue Andrassy. Mais elle ne se plaignit pas. Était-ce parce qu'elle était ici étrangère ? On ne manquait jamais une occasion de lui rappeler ses origines ruthènes. De relever, dans un sourire amusé, parfois narquois, son accent polono-ukrainien tout droit venu de Galicie. Elle était de Lemberg. Elle le serait toujours. Elle professait pourtant, à l'instar de tout vrai Hongrois, un catholicisme de bon aloi. Mais même le rite lui semblait ici lointain – empreint d'une lourdeur féodale et d'un bizarre sens de la chevalerie, quand elle se languissait de la naïveté enfantine de sa religion déjà presque orientale.

Comme si le charbon avait pu lui salir les mains, la femme de chambre frotta celles-ci sur son tablier. Le cocher, déjà, avait mis pied à terre. Il avait ramassé son charbon et calait mieux ses lourds sacs de jute sous les banquettes de sa carriole. À la vue de la jeune femme désemparée, sans un mot, après un instant d'hésitation, il montra ses mains noires. C'était sa manière de présenter des excuses : à cause de ses mains sales, il ne pouvait lui être d'aucune aide. À la vue de ces grosses paumes souillées, Katarzyna Liski eut un haut-le-cœur. Face à tout autre individu, le cocher n'eût pourtant pas daigné se montrer si courtois. Pis : il eût déversé des torrents d'insultes sur le pauvre hère mis en travers de son chemin par ce Bon Dieu si mesquin.

Mais Katarzyna Liski, c'était tout de même quelque chose.

Une beauté froide à la peau molle et marbre comme les couettes duveteuses du palace. Le menton légèrement fort, et le nez presque grec. La paupière rêveuse, toujours l'air un peu lourde. Celle d'une enfant qui boude. Celle d'une muse féline. D'une femme qui sait sa sensuelle appétence

et qui voudrait le monde pour elle. Beau grain de beauté sur la lèvre supérieure, côté droit. Mâchoire légèrement carrée, qui lui donnait un air d'Athéna. Elle était nixe rousse, telle qu'on en voit chez Gustav Klimt. L'étrangeté slave en plus. Elle connaissait les hommes et n'était pas dupe du monde. Elle savait attendrir et encore s'en servir. C'était une jeune fille du peuple qu'irriguait la féminité décisive. Elle avait pourtant du mal à joindre les deux bouts. Elle avait de la vertu. Elle n'aimait pas le sexe fort et s'en méfiait comme du Diable.

En guise d'adieu, le cocher eut une brève courbette. Dans l'hommage, sa lèvre trembla.

Katarzyna Liski, déjà, s'affairait. Elle devait se rendre chez son second employeur, avenue Andrassy, dans moins d'une heure.

Elle pensa qu'elle n'y serait jamais.

III

Elle y parvint pourtant.

Au milieu des moqueries, un jeune chasseur transi d'amour lui avait offert son aide.

Postée sur le balcon de pierre d'une luxueuse demeure néopalladienne, sa main en visière par-devant son visage, la jeune femme regardait à présent au loin. En contrebas, l'avenue Andrassy était noire de monde. On se dirigeait vers le parc Városliget pour visiter l'exposition du Millénaire. Aux lampadaires, à perte de vue, flottait l'étendard rouge, blanc et vert de la Hongrie.

Mais il n'était pas le seul à être agité par la brise. Un autre étendard, noir et jaune, gonflait aussi de-ci de-là son fier poitrail au gré des courants d'air. C'était celui de la

maison de Habsbourg. Depuis quelques jours, l'empereur d'Autriche et roi de Hongrie en personne séjournait à Budapest. Où pouvait-il donc bien se trouver en ce moment ? Katarzyna Liski l'attendait. Elle craignait de l'avoir manqué à cause de cette sottise histoire de linge et de charbon.

Sa maîtresse, grande dame, bien née de surcroît, était partie orchestrer en ville une vente de charité. Elle lui avait accordé le droit d'assister à l'inauguration du métro par François-Joseph I^{er}... De la deviner, tout du moins. Car la rame passerait sous terre et émergerait, au loin, au bout de l'avenue neuve que jalonnaient des platanes tout juste plantés, chétifs, cassants comme des doigts sous le pinceau d'Egon Schiele. Katarzyna Liski espérait que le monarque paraîtrait bientôt. Lui parvenant du salon, elle entendait avec anxiété le battant de l'horloge décompter son loisir.

Sur le balcon, Katarzyna Liski était accompagnée du vieux majordome, ainsi que de la cuisinière, très en chair. La maîtresse de maison était progressiste. Elle allait parfois jusqu'à se penser démocrate. Elle était cependant soulagée que les travaux du métro fussent enfin terminés. Lors de sa prière du soir, des pensées parasites venaient se greffer aux mots très saints. Tout ça pour ça, se disait-elle. Un train d'enfant sous la chaussée... En outre, si démocrate qu'elle s'imaginât, elle n'avait pas trouvé chez elle la place d'accueillir une aussi belle fille que Katarzyna Liski. Héberger le majordome historique, bien entendu. Et la grasse cuisinière, passe encore. Mais que faire d'une telle Galatée ? Qu'en dirait son mari ? Non. Plutôt garder les pièces vides en guise de débarras. Aussi, du côté des servants eux-mêmes, force était-il de constater qu'il existait les privilégiés, et les autres. Les premiers disposaient de chambres de bonne à l'étage. Les seconds vivaient sur l'autre rive, loin. Parqués sur l'antédiluvienne Buda.

Katarzyna Liski, ostracisée du fait de sa dangereuse grâce, était de ceux-là.

Mais elle n'était pas jalouse. Elle rêvait seulement d'un appartement aéré, moderne, avec l'eau, le gaz, l'électricité. Oh, il n'avait même pas besoin d'être bien grand. Seulement en tout point différent de la colocation sordide qu'elle devait rejoindre là-haut, chaque nuit.

À ses côtés, soudain, la cuisinière tressaillit. Ce fut un mouvement sismique, le balcon tremblota, Katarzyna Liski en éprouva une griserie étrange. Elle se souvint qu'elle n'aimait rien tant, enfant, que la pluie au-dehors lorsque elle-même se trouvait assise, en chien de fusil, devant le poêle. Le majordome possédait une paire de jumelles qu'il chassa dans l'instant.

Vers le nord, au niveau du monument du Millénaire encore en travaux, le wagon impérial et royal sortait lentement de terre. On aurait dit une petite chenille d'ébène. Katarzyna Liski fronça les yeux pour mieux le détailler. Mais il était décidément bien loin. Le majordome passa les jumelles à la cuisinière. Katarzyna Liski attendit patiemment son tour. Enfin, la jeune femme put examiner la rame spéciale rehaussée de cinq lettres d'or. F.J.F.V.V. *Ferenc József Földalatti Villamos Vasút*. « Métro électrique souterrain François-Joseph ». Deux manivelles dorées, comme de minuscules gouvernails destinés à la commande des portes coulissantes, flanquaient le wagon impérial et royal et lui donnaient quelque chose de marin. Katarzyna Liski remarqua en outre que la vitre du conducteur semblait grillagée. Elle crut même apercevoir, l'espace d'un instant, la barbe patriarcale de son empereur-roi colérique, impétueux, juste et bon.

Elle rendit les jumelles.

Alors la jeune femme entendit, qui se détachèrent sur le brouhaha d'un orchestre militaire à un bout du parc

Városliget, d'une fanfare populaire souabe à l'autre, des hourras réjouis et des vivats triomphants. Des bribes d'hymnes. Le *Que Dieu protège l'Empereur* de la double monarchie – mais aussi, plus discret, répons souterrain et provocateur, *l'Isten, áldd meg a magyart!* Dieu, bénis les Hongrois!

Elle en était certaine : François-Joseph souriait à tous et faisait celui qui n'a rien entendu. Dans le lointain, deux ballons captifs Godard, venus tout droit de Paris, semblaient compter les points.

Ces aéronefs étaient bien la seule chose que Lajos Ligeti, emporté par la foule, pût voir. Trépidant, aimanté par les célébrations du Millénaire, le Viennois fraîchement débarqué avait fini par s'éloigner de l'établissement de l'oncle Jákob. Il n'avait pas voulu attendre indéfiniment celui-ci, parti on ne savait où. Il avait laissé sa malle dans l'estaminet tout proche. Il avait su s'y montrer généreux. Il y avait bu. Une fois parvenu avenue Andrásy, il s'était vite rendu à l'évidence : il lui serait impossible d'apercevoir son empereur-roi. Il en avait d'abord conçu un certain dépit.

Et puis il avait remarqué, là-haut, sur son balcon de pierre, une jeune femme extraordinaire. Une Juliette de Galicie.

Elle portait ses cheveux roux en chignon. Il rêvait de les voir se dérouler. La lumière de mai pétillait dans la pâleur de son visage. Il observait cette femme sans la moindre gêne. Il ne pouvait en être autrement. Son cœur lui était un autre ballon captif. Le muscle n'attendait qu'un sourire, qu'un simple geste, pour quitter tout à fait la terre ferme. Il était éloigné d'elle. Elle finit pourtant par sentir le chatouillement de son regard.

Mais le battant de l'horloge sembla soudain aller plus lourdement. Katarzyna Liski dut retourner à ses occupations. Elle feignit de n'avoir pas remarqué le jeune homme

aux yeux intenses. Elle pénétra dans l'appartement pour changer l'eau des fleurs et briquer les vases Daum.

Lajos Ligeti poursuivit son chemin.

IV

Charrié par la foule enthousiaste, il remonta l'avenue Andrásy. L'entouraient des bourgeois plus ou moins petits, coiffés de chapeaux melons, d'âges variables, munis de cannes dont ils se servaient le plus souvent pour le décorum. À leurs bras marchaient des élégantes, qui l'étaient d'ailleurs dans des proportions variables, mais envers lesquelles Lajos Ligeti se sentait indifféremment disposé à la clémence. Sa présente alcoolémie n'y était pas pour rien. Les ombrelles, en le frôlant, agissaient comme des éperons sur les flancs d'un cheval de course. Les chemisiers gonflés, les cous captifs des cols de dentelle lui inspiraient des envies d'arracher les boutonnières.

Il avait vingt ans.

La ville, le ciel, le vent, les femmes. L'univers tout entier conspirait à faire de lui son jouet. Sa gorge se serrait sans raison. Il se sentait prêt à chavirer sur un malentendu. Une parole désinvolte. Un regard à peine trop appuyé. Il aimait déjà les femmes d'ici. Il échangeait avec elles des œillades incandescentes. Les Budapestoises étaient moins altières que les Viennoises. Leurs corps présentaient une allure plus robuste. Ils promettaient de longues nuits de cavalcade. L'émoi romantique cédait le pas à une franche sensualité. Sa propre désinhibition le rendait intrépide, dangereux, attirant. Plus d'un mari devait prendre sur lui pour ne pas l'assommer sur-le-champ.

Les arbres bruissaient de confidences heureuses. Lajos Ligeti passa entre deux rangées de colonnades avant

d'emprunter l'entrée principale du parc Városliget. Il faisait désormais face à un grand plan, qui répertoriait les quelque deux cent quarante pavillons installés à l'occasion des festivités du Millénaire. Il y avait là une véritable exposition universelle. Le jeune homme inspecta les environs immédiats. Un lac artificiel peu profond dessinait une grosse goutte. Le château de Vajdahunyad, incongru transplant des Carpates, se dressait encore sous ses échafaudages. Le jeune homme pensa que c'était une bonne chose : il trouvait très laid ce qu'il pouvait deviner de la construction.

Il se lança à la découverte de la constellation de pavillons.

Malgré son ébriété, Lajos Ligeti ne se départait pas d'un certain sens du Beau. Il se rendit bientôt à l'évidence que le château de Vajdahunyad, si hideux qu'il fût, avait tout à fait sa place ici. Les pavillons composaient un fourre-tout hasardeux d'esthétiques disjointes. On trouvait un zoo aux allures de mosquée dans lequel exerçaient, à en croire les rabatteurs, des cracheurs de feu, des avaleurs de sabre, des fildeféristes. On avait d'ailleurs bâti une vraie-fausse mosquée, à laquelle on avait affecté un muezzin perdu de rhumatismes. Il mourrait, cet été, entre deux appels à la prière à destination de fidèles fantômes. Peut-être avait-on érigé ce lieu de culte en toc comme un pied de nez vengeur : afin de bien rappeler au monde qu'on s'était, ici, et près de deux cents ans plus tôt, définitivement débarrassé des Turcs. Dans un coin du parc, on trouvait encore une cinquantaine de Nègres, en pagne, faisant la popote ou gesticulant devant leurs huttes de pacotille... Chaque époque a ses travers.

Pour dire le moins, tout cela était très pastiche. Le mauvais goût accablait Lajos Ligeti. Ce dernier devait cependant accorder à certains pavillons des vertus instructives. Le commun des mortels, souvent venu des provinces reculées

PAUL GREVEILLAC

Art Nouveau

1896. Lajos Ligeti, apprenti architecte, quitte Vienne pour Budapest. Porté par le rêve de bâtir, il découvre une capitale vieillotte et endormie où tout est à faire.

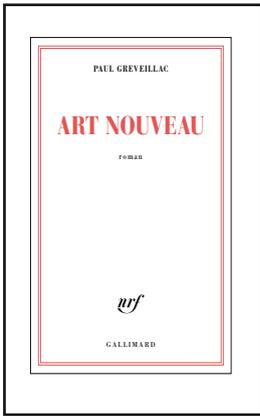
Pour construire la ville, il faut séduire patrons et donneurs d'ordre. Manœuvrer contre des concurrents redoutables dont Budapest est la chasse gardée.

Inspiré par sa muse Katarzyna, épaulé par le rusé maître d'œuvre Barnabás Kocsis, Lajos Ligeti s'obstine. Parviendra-t-il à imposer son style visionnaire, à donner corps, par ses créations de béton, à un art nouveau ?

Étranger, juif, verra-t-il venir les précipices ?

Paul Greveillac est né en 1981. Il est l'auteur notamment des Âmes rouges, prix Roger Nimier 2016, et de Maîtres et esclaves (« Folio », n° 6757), prix Jean Giono 2018. Avec Art Nouveau, il nous plonge dans le monde d'avant 1914, où Otto Wagner côtoyait Alfons Mucha, Béla Bartók ou Egon Schiele.

nrf



Art Nouveau
Paul Greveillac

Cette édition électronique du livre

Art Nouveau de Paul Greveillac

a été réalisée le 17 juin 2020

par les Éditions Gallimard

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN : 9782072898433 - Numéro d'édition : 367610)

Code Sodis : U32866 - ISBN : 9782072898440.

Numéro d'édition : 367611